

## INTRODUCTION

### DISCOURS POLITIQUE ET FORMES SYMBOLIQUES

Par « forme symbolique » Cassirer entend « toute énergie de l'esprit par laquelle un contenu de signification spirituelle est accolé à un signe sensible concret et intrinsèquement adapté à ce signe ». Pour être encore plus précis, il faut noter qu'il s'agit d'une définition qui réunit deux termes clés qui, à l'origine, ne sont pas de Cassirer. Le syntagme « forme symbolique » Cassirer l'emprunte à la théorie physique de Pierre Duhem. Pour ce qui concerne le terme « énergie », il est une référence à Wilhelm von Humboldt qui considère le langage non pas comme un produit fini, mais comme une activité. C'est-à-dire, le concept de « forme symbolique » ne revêt pas chez Cassirer uniquement le sens d'avoir une forme, mais avant tout le sens de donner une forme à ce qui est perçu comme participer à sa structuration, le modeler. La forme symbolique est *formatrice*.

Le projet de Cassirer n'a pas été d'explicitier comment l'« énergie » de l'esprit parvient à transformer la matière sensible en réalité interprétable. Cassirer constate seulement le phénomène et il le « pose – selon Jean Lassègue – comme un axiome de la rationalité qui n'est dérivable de rien d'autre, suivant en cela l'exemple de la science rationnelle par excellence, la mathématique, dont la démarche, appelée précisément *formelle*, consiste à poser des définitions ». Ensuite, il illustre le concept de forme symbolique en développant principalement trois formes symboliques : le langage, le mythe et la science. Vers la fin de sa vie, il abordera brièvement quatre autres formes : l'art, la technique, le droit et l'économie. Pour Cassirer chaque forme symbolique est comparable aux autres quant à sa structure, mais en même temps chaque forme symbolique a une spécificité qui la distingue des autres. Cela veut dire que la forme symbolique dans l'acception cassirerienne n'est pas simplement un quelconque système de signes, mais un système de signes capables de répondre à un critère d'applicabilité universelle.

Par conséquent, dans les articles de ce numéro le discours politique ne doit pas être entendu immédiatement comme forme symbolique *stricto sensu* selon l'acception cassirerienne du terme – car rien ne prouve l'applicabilité universelle du discours politique –, comme il ne faut pas entendre non plus qu'il n'a rien de commun avec la forme symbolique cassirerienne, puisqu'il participe, tout de même d'un système de signes qui répond, selon Cassirer, aux critères d'applicabilité universelle. Dès lors, même si le discours politique n'est pas une *forme* symbolique dans le sens immédiat du terme cassirerien, on peut, néanmoins, observer qu'il

*Introduction. Discours politique et formes symboliques*

participe de la *fonction* symbolique dans le sens cassirerien développé dans la philosophie des formes symboliques.

A ce titre, il faut remarquer que chez Cassirer la fonction symbolique recouvre principalement trois manières de saisir le sens du sensible. Il s'agit de trois dimensions de la forme symbolique, sans que ces trois dimensions soient pour autant des moments du processus de développement de la forme symbolique. Pour Cassirer, ces trois dimensions sont des « couches » de sens ou des « modes » de compréhension de la réalité. Ces trois dimensions sont : la représentation, l'expression et la signification. Elles correspondent respectivement à trois actions communicationnelles – donner une figuration, créer un (des) monde(s) et construire des symboles – retrouvables dans toutes les formes symboliques, mais dans des degrés et avec des caractéristiques spécifiques à chacune des formes symboliques.

Dans ce cadre théorique cassirerien, à partir de différents terrains, les auteurs de ce numéro – venant d'horizons géographiques (Europe, Afrique, Amérique du Sud, Amérique du

Nord) et disciplinaires (sciences de l'information et de la communication, science politique, anthropologie, économie, histoire) divers – mettent en évidence les rapports à la fois étroits et complexes entre le discours et diverses formes symboliques agissant dans le champ politique.

Ainsi Hélène Prevot, en proposant une lecture cassirerienne du processus d'élaboration du discours politique des inforoutes canadiennes retrace l'histoire mythique d'une identification du Canada à « ses » techniques de communication. Apparaissent, alors, à travers cette lecture les manifestations d'une conscience politique religieuse et de ses tensions internes qui visent à marquer l'action politique. Plus exactement, dans ce contexte, la communication politique se révèle au cœur d'une religion, au sens où elle définit un ordre symbolique et un sens spécifique à l'objet technique. Mais cette première observation ne fait que rendre visible une seconde observation, celle d'une dynamique, d'un retournement symbolique opéré par le passage dans le discours d'un ordre politique à un ordre écologique du monde et cela autour de la notion de survie, qui se substitue à celle du progrès technique rattaché aux inforoutes. Le même thème, celui de la tension qui oppose dans le discours politique les enjeux de la (sur)vie et ceux de la technologie, revient, dans les questions posées par Anna Durnova et Aurélia Lamy. En considérant le débat sur la fin de vie en France, Ana Durnova soulève le problème de la manière concrète d'agir lorsque le concept de la vie change en vue des développements technologiques et sociaux. Elle pose, ainsi, la question fondamentale de l'argumentation face aux nouveaux enjeux du discours politique et observe que seules les solutions perçues comme « correctes » ont du pouvoir. Le mode d'argumentation devient alors indissociable de l'émotionnel et du dialogue intime, ce qui équivaut, dans le débat sur la fin de vie en France, à une sorte de transmutation du dialogue intime dans le discours politique, discours dont le sens se construit dans les conditions de l'espace public, c'est-à-dire dans des conditions

*Introduction. Discours politique et formes symboliques*

tout à fait différentes, voire même, parfois, totalement opposées. Cette mutation qui repose sur un détournement de la charge symbolique des concepts émotionnels individuels du locuteur permet d'explicitier la transformation du dialogue intime « etho-pathétique » propre au secteur privé en discours « logo pathétique » dans la sphère politique. Le thème de la (sur)vie est, également, au centre des interrogations d' Aurélia Lamy. Certes, sur un terrain différent et avec d'autres moyens, son analyse porte sur les attentats du 11 septembre 2001 et plus particulièrement sur le discours politique en rapport avec ce terrible événement. Dans cette perspective, elle considère le discours politique non seulement en tant qu'acte de langage construit, mais également en tant qu'acte de communication, c'est-à-dire en tant qu'acte de construction de sens, relayé en permanence par les médias. Ainsi, en considérant les logiques de raisonnement contribuant à promouvoir la riposte, l'étude d'Aurélia Lamy, tente de montrer comment le discours politique, effectué dans l'urgence – dans une situation de crise – peut être créateur, par sa fonction symbolique, d'un consensus tant politique, qu'idéolo-gique, émotionnel et identitaire. Mais en même temps – en mettant à l'épreuve l'hypothèse que la médiatisation parvient à faire fusionner l'opinion publique autour de valeurs communes et de l'idée de la nécessité du maintien d'une disposition favorable à ces valeurs, c'est-à-dire de conduire un processus social identitaire –, cette étude s'efforce, également, de mettre en évidence le rôle symbolique des médias après le 11 septembre 2001 dans le champ politique, notamment quant à leur manière de déterminer et orienter les stratégies de communication et les discours politiques.

La question de la (sur)vie dans un contexte où le sens et la symbolisation des attitudes se désagrègent, est étroitement liée chez Cassirer à la question du fonctionnement démocratique toujours frappé d'une inquiétante fragilité face à la séduction incessante de l'irrationnel et de la technique. Dans cette perspective, l'analyse de l'image classique dans le discours politique français de la mise en scène de la proximité, faite par Christophe Prémat, aborde la question complexe et sans cesse renouvelée de la démocratie participative. L'auteur observe la manière

dont le mythe de la participation est intégré au mythe de la concertation dans le discours politique et montre comment l'articulation de ces deux mythes nourrit des espoirs qui renvoient à des pratiques nouvelles censées améliorer la manière d'élaborer et de déployer des projets dans l'espace public. A cet effet, d'une part, il rend compte, dans le contexte de la décentralisation, du rôle joué par le registre discursif de la proximité en créant, notamment, les conditions permettant aux élus locaux de « maîtriser l'agenda participatif et de faire des instruments de participation locale des véritables outils de communication ». D'autre part, il souligne la passion politique spécifique pour le local, passion qui semble dépasser les circonstances du discours politiques et rattacher la participation, toujours par le registre de la proximité, à une symbolique communautaire dont les racines

*Introduction. Discours politique et formes symboliques*

contiennent des éléments originaires aux vertus favorisant le rassemblement autour de l'action collective locale. Les enjeux de la démocratie dans le discours politique, mais cette fois-ci à l'échelle nationale, sont aussi au cœur de l'analyse proposée par J.J. Rousseau Tandia. Il s'agit de l'expérience démocratique vécue par le Cameroun depuis les années 1990, expérience faite d'un ensemble de mutations qui ont marqué l'espace social et politique du pays, tout particulièrement par le développement des pratiques de positionnement discursif dont l'antagonisme est fondée sur le même enjeu, le pouvoir. Ainsi, en considérant le contexte politique camerounais dans sa spécificité, mais aussi dans ses aspects participant de l'universel, l'auteur montre que « le discours politique (...) devient un espace de réalisation du sujet ayant pour corollaire le masquage d'une subjectivité qui toujours affleure, il est aussi le creuset d'une force illocutoire qui vise, à réception, la modification des systèmes de croyance ».

Mais, il ne faut pas oublier que la philosophie cassirienne des formes symboliques est une tentative de fonder une philosophie de la culture où la culture n'est pas uniquement de la pensée théorique ou de la pratique humaine en général, mais aussi ultime instance extérieure de la manifestation de l'esprit humain, comme c'est le cas, par exemple, du langage ou de l'art. D'où l'intérêt de l'étude de Collette Milhe qui porte un regard critique sur les discours politiques instrumentalisant les langues régionales et plus exactement l'occitan. Dans son analyse elle montre comment à la faveur des mutations qui ont marqué l'attitude politique – « d'un conservatisme anti-modernité, teinté de populisme vers une attitude postmoderne » – et des appropriations légitimantes, l'instrumentalisation de l'occitan est devenu dans le discours politique le signe d'une transformation de la classe politique et un lieu privilégié pour observer les réponses élaborées par la société française contemporaine aux grandes questions avec lesquelles elle est confrontée actuellement. La même perspective du discours politique – la perspective culturelle –, mais dans un autre espace géographique, est présente dans le travail de Senda Inès Sferco. Son analyse porte sur les rapports entre l'art, la religion, et le « politique », au sein d'une pratique rituelle qui à l'opposé de la pensée « occidentale » permet de valider une idée particulière de temps, de sujet, d'action collective, de changement socio-historique. Il s'agit, sans doute, d'une validation alternative du discours politique dans les conditions de la crise contemporaine du politique.

Pour sa part, Jairo Ferriera observe « les relations entre les dispositions discursives et les capitaux économiques, politiques et culturels des ONG » et propose une méthode de lecture du discours politique à partir de l'espace de pouvoir virtuel délimité par les sites de ce type d'organisation. La problématique mise en exergue autour du sens du discours politique des ONG apparaît, alors, en rapport avec les perspectives déterminant les conditions ou, plus exactement, les règles exogènes et endogènes de production du discours lorsqu'on considère les

*Introduction. Discours politique et formes symboliques*

dynamiques spécifiques du langage. C'est l'occasion pour l'auteur d'interroger – à partir d'un

certain nombre de thèmes discursifs – notamment les corrélations relatives aux capitaux politiques des organisations examinées, sans oublier de leur donner sens en les plaçant dans le contexte plus large des capitaux économiques et culturels.

Enfin, dans la « Varia » de ce numéro nous avons retenu le travail de Kristine Wirts. Il s'agit d'une recherche qui vise à « définir l'expression rhétorique *droit divin et humain* qui est apparue fréquemment dans les travaux polémiques des catholiques et protestants pendant les guerres de religion (1562-1620) ». En effet, l'auteur propose – en s'appuyant sur un corpus des brochures politiques protestantes imprimées qui circulaient en France entre 1560 et 1570, brochures dont l'anonymat est l'une des caractéristiques fondamentales – une approche inédite du concept de *droit divin et humain* dans le cadre d'une analyse qui utilise conjointement la pyramide de Lovejoy, de la notion de Corpus Mysticum et des théories de résistance Huguenote. Il s'agit d'une étude historique et apparemment éloignée des préoccupations discursives des politiques actuelles, mais, en réalité, révélatrice des procédés de détournement de sens extrêmement proches de celles rencontrées dans les pratiques discursives des acteurs politiques d'aujourd'hui. Plus exactement à partir de l'analyse des idéologies qui ont fourni le cadre et les conditions intellectuelles pour l'usage discursif de l'expression rhétorique *droit divin et humain*, Kristine Wirts montre que « les polémistes protestants qui ont invoqué le dispositif rhétorique *droit divin et humain* ont cherché à mobiliser leurs coreligionnaires qui aimaient les libertés politiques traditionnelles définissant ainsi la culture politique de la Renaissance ».

En somme, ce numéro tente – par une diversité des perspectives – de proposer une esquisse de la complexité hétérogène des rapports existant entre le discours politique et les formes symboliques, des enjeux dont cette complexité participe dans le fonctionnement de la société, des règles et principes de sa construction, des ses contextes et de sa production.

*Stefan Bratosin*  
*Maître de conférences*  
*Sciences de l'Information et de la Communication*  
*LERASS, Université Paul Sabàtier*  
*Toulouse 3*